

# LA MARQUE

KUSHIEL – TOME 1

JACQUELINE CAREY

---

**Jacqueline Carey**, née en 1964, est américaine. Grande voyageuse, elle a nourri son imaginaire des cultures et des lieux les plus fascinants qu'elle a traversés. *La Marque*, qui ouvre le cycle de *Kushiel* a été un best-seller immédiat et a fait d'elle la reine d'une Fantasy riche, flamboyante et troublante, « un roman historique contant une histoire qui n'a jamais eu lieu » selon sa propre formule.

« Ce roman brillant et audacieux, qui se déroule dans une fascinante Renaissance imaginaire, propulse immédiatement Carey parmi les tout meilleurs auteurs de Fantasy. » *Publishers Weekly*

*La Marque* a reçu en 2001 le Prix Locus du meilleur premier roman.

**Le livre :** Vendue par sa mère alors qu'elle n'était qu'une enfant, Phèdre née Delaunay apprend l'histoire, la théologie, la politique, quelques langues étrangères et les arts du plaisir au sein de la demeure d'un haut personnage de la noblesse, pour le moins énigmatique. Courtisane accomplie et espionne de talent, rien ne paraît la destiner à connaître un destin héroïque. Pourtant, lorsqu'elle découvre par hasard le complot qui pèse sur sa patrie, Terre d'Ange, elle n'a d'autre choix que de passer à l'action. Commence alors pour elle une aventure épique et déchirante, semée d'embûches qu'elle doit toutes surmonter pour sauver sa terre et son peuple.

Récit plein de grandeur, de luxuriance, de sacrifice, de trahison, d'insondables infamies et de conspirations machiavéliques, *La Marque* dévoile un monde de poètes vénéneux, de courtisans assassins, de monarques trahis et assiégés, de seigneurs de guerre barbares, de traîtres grandioses... vu par les yeux d'une héroïne comme vous n'en avez jamais rencontré et que vous n'oublierez jamais.

## CHAPITRE PREMIER

**N**'allez surtout pas croire que je suis une fille de rien, le fruit illégitime des dévergondages d'un paysan lubrique, vendue à une maison un jour de disette. Sachez que j'appartiens à une haute lignée par la naissance et que j'ai été élevée au sein de la Cour de nuit – pour le bien que cela m'a apporté...

Je n'en veux pas vraiment à mes parents, mais j'avoue que leur naïveté me fait parfois envie. À ma naissance, personne ne les a avertis que le nom Phèdre qu'ils m'avaient choisi était marqué du sceau de la fatalité. Ils ignoraient tout à la fois qu'il vient des terres hellènes et qu'il est porteur de malédiction.

Lorsque je suis venue au monde, j'imagine qu'ils avaient encore des raisons d'espérer. Nul n'aurait su dire alors quelle était la teinte de mes yeux à peine ouverts, d'autant que l'apparence d'un nouveau-né change tout le temps, chaque jour différente. Les petites mèches blondes deviennent des boucles de jais, le teint de porcelaine prend des reflets d'ambre ; ainsi vont les choses. Dans mon cas pourtant, une fois ces changements achevés, l'évidence devint criante.

J'avais un défaut.

Bien sûr, je ne suis pas dénuée de beauté – aujourd'hui comme lorsque j'étais bébé. Après tout, je suis une D'Angeline. Depuis le jour où Elua le béni a mis le pied sur la terre de notre belle nation et annoncé y être chez lui, le monde sait ce que signifie

être D'Angeline. Mes traits délicats étaient le reflet de ceux de ma mère, une perfection en miniature. Trop pâle sans doute pour les canons de la maison du Jasmin, ma peau n'en offrait pas moins une nuance ivoire parfaitement acceptable. Certaines maisons tenaient pour magistrale ma chevelure, profusion de boucles charmantes de la teinte des dunes envahies par l'ombre à l'heure du couchant. Mes membres étaient longs et déliés et mon ossature une merveille de grâce et de force.

Non, le problème était ailleurs.

Indiscutablement, cela venait de mes yeux. Et encore, pas des deux ; d'un seul uniquement.

Une si petite chose pour faire basculer à elle seule un destin. Rien d'autre qu'une tache infime, une parcelle minuscule, une poussière de couleur. Qui sait, si elle avait été d'une teinte différente, les choses se seraient peut-être passées autrement ? Apaisé, mon regard avait ce brun profond et brillant que les poètes appellent « bistre », celui des eaux d'un étang dans l'ombre d'une forêt de chênes centenaires. Hors de Terre d'Ange, sans doute parle-t-on d'yeux bruns, mais les langues usitées au-delà de nos frontières sont d'une pauvreté infinie lorsqu'il s'agit de dépendre la beauté. Des yeux bistre donc, d'un noir limpide et soyeux, hormis mon œil gauche, dans l'iris duquel, à la lisière de la pupille, luisait une minuscule tache colorée.

Et elle luisait rouge – encore que rouge soit un bien pauvre mot pour décrire cette nuance. Disons écarlate, ou vermeille, plus cramoisie à coup sûr que la crête d'un coq ou qu'une pomme d'amour dans la bouche d'un cochon de lait rôti.

C'est donc ainsi que je suis venue dans ce monde, affectée d'un nom synonyme de malheur et d'un œil rehaussé d'une touche sanguine.

Adeptes de la maison du Jasmin, Liliane de Souverain, ma mère, appartenait à une lignée depuis longtemps vouée au service de Naamah. Quant à mon père, l'affaire est tout autre. Troisième fils d'un prince marchand, il n'avait pas, hélas, hérité de cette clairvoyance qui avait permis à son propre père de conquérir une position éminente dans la Ville d'Elua ; le don était tout entier passé dans la semence qui avait produit ses aînés. Pour nous trois, il aurait mieux valu assurément que ses passions le conduisent au seuil d'une

autre maison – celle de la Bryone, par exemple, dont les adeptes sont formés aux arcanes de la finance.

Toujours est-il que Pierre Cantrel avait l'esprit évaporé mais d'impérieuses ardeurs, si bien que lorsque la bourse à sa ceinture était aussi tendue que celles entre ses jambes, c'est vers la maison du Jasmin, indolente et sensuelle, qu'il se hâtait.

Et là, entre l'étiage amenuisé de sa raison et le flot impérieux montant dans ses reins, mon père comme de juste perdit son cœur.

Vue de l'extérieur, la chose n'est peut-être pas évidente, mais des lois et dispositions très complexes régissent la Cour des floraisons nocturnes – que seuls les rustauds des provinces appellent la Cour de nuit. Pourtant, il faut bien qu'il en soit ainsi – même si ces mots sonnent étrangement dans ma bouche –, car nous servons non seulement Naamah elle-même, mais aussi les grandes maisons du Parlement, les descendants d'Elua et de ses Compagnons, et parfois même la Maison royale. De fait, nous avons servi ses fils et ses filles, bien plus souvent que la couronne ne veut l'admettre.

Les étrangers affirment que les adeptes sont élevés comme du bétail, pour donner naissance à des enfants conformes aux canons des maisons. Ce n'est pas exact – ou du moins, pas plus que dans le cas de n'importe quel mariage arrangé pour des questions de politique ou d'argent. Certes, nos épouses et époux sont choisis en fonction de critères esthétiques, mais je n'ai pas le souvenir que quiconque ait jamais été contraint à une union qui lui aurait fait horreur. Une telle action contreviendrait aux préceptes d'Elua le béni.

Quoi qu'il en soit, force est d'admettre que mes parents formaient un couple mal assorti, à tel point que lorsque mon père fit sa demande, la Dwayne de la maison du Jasmin n'eut d'autre choix que de la décliner. Rien d'étonnant à dire vrai, car ma mère était la parfaite incarnation des critères de sa maison, avec sa peau de miel, ses cheveux d'ébène et ses grands yeux sombres pareils à deux perles noires. Mon père, hélas, avait le teint pâle, des cheveux blonds filasses et des yeux d'un bleu d'orage. Qui aurait pu dire ce que leurs semences mêlées allaient donner ?

Ce fut moi, bien sûr – ce qui prouve bien que la Dwayne avait vu juste. Je ne l'ai jamais nié.

Ne pouvant obtenir la main de ma mère par un décret de la Cour de nuit, mon père s'enfuit avec elle, ni plus ni moins. Ma mère

ne commettait là aucun crime, puisqu'elle avait achevé sa marque à l'âge de dix-neuf ans. Forts de la bourse sonnante de mon père, des bonnes grâces de son propre père et du pécule que ma mère s'était constitué sur sa marque, ils partirent ensemble.

Je n'ai pas revu mes parents depuis mes quatre ans si bien que je n'ai jamais pu le leur demander, mais j'ai la conviction qu'ils étaient sûrs, l'un comme l'autre, de donner le jour à un enfant parfait, un véritable trésor pour une maison. La Dwayne ne pourrait faire moins que de m'accueillir à bras ouverts. On m'élèverait dans l'amour et on m'enseignerait à aimer Elua le béni et à servir Naamah. Ensuite, une fois ma marque faite, la maison reverserait une part du prix à mes parents. Je suis certaine que c'est ce qu'ils imaginaient.

En tout cas, le rêve était plaisant.

La Cour de nuit n'est jamais inutilement cruelle. Pendant ses couches, ma mère fut autorisée à revenir au sein de la maison du Jasmin. En revanche, mon père, ce mari non agréé, n'avait aucun soutien à espérer des coffres de la maison. Pour autant, leur mariage, auquel avait procédé un prêtre d'Elua d'un coin de campagne reculé, fut reconnu valide et accepté. En temps normal, si mon apparence et ma nature sous-jacente avaient été conformes aux canons de la maison, c'est là que je serais restée pour y recevoir toute mon éducation. Si j'avais répondu aux canons d'une autre maison – ce qui dans le fond était pratiquement le cas –, la Dwayne de celle-ci se serait portée garante de mon initiation jusqu'à mes dix ans. Ensuite, j'aurais été formellement adoptée au sein de ma nouvelle maison. Dans un cas comme dans l'autre, j'aurais suivi l'initiation des adeptes en renonçant à ma mère – à qui une pension aurait été concédée en échange de ma marque. La bourse de mon père n'étant pas inépuisable, c'est certainement cette option qu'ils auraient choisie.

Hélas, lorsqu'il devint évident que la tache vermillonne dans mon œil était une tare permanente, la Dwayne assena son verdict. Je présentais un défaut. Aucune des treize maisons de la Cour des floraisons nocturnes n'accueillait d'élément défectueux en son sein. Jamais la maison du Jasmin ne prendrait mon entretien à sa charge, et si ma mère entendait y demeurer, il lui faudrait pourvoir pour nous deux en sacrifiant au service de Naamah.

À défaut de grand-chose d'autre, mon père avait sa fierté. Il avait fait de ma mère son épouse ; c'était à lui qu'elle devait désormais sacrifier et non plus au pied de l'autel de Naamah. Il sollicita donc de l'intendance de son père une caravane faisant route vers les Caerdiccae Unitae, emportant avec lui sa femme et ma petite personne âgée de deux ans sur les chemins de notre bonne fortune.

Il ne surprendra personne, je pense, d'apprendre qu'au terme d'un long et pénible voyage au cours duquel il dut traiter aussi bien avec brigands et mercenaires – et plus ou moins dans les mêmes termes puisque les grands chemins ne sont plus sûrs depuis la chute de Tiberium –, mon père négocia ses marchandises à perte. Les Caerdiccins ne règnent plus sur un empire, mais ils sont féroces en affaires.

Deux ans plus tard, nous en étions donc là, épuisés par la route et au bord de la ruine. Bien sûr, mes souvenirs ne sont guère nombreux. Je me rappelle les chemins, les odeurs et les couleurs, ainsi qu'un mercenaire qui s'était mis en tête de veiller sur moi. C'était un géant du nord, le fils d'une tribu skaldique, plus énorme qu'un bœuf et plus laid que tous les péchés. J'aimais tirer sur les immenses moustaches qui frangeaient les côtés de sa bouche. Cela le faisait sourire et moi je riais. À grands gestes et en s'exprimant dans sa langue d'oc, il m'expliquait qu'il avait une femme et une fille de mon âge, qui lui manquaient toutes les deux. Lorsque les mercenaires partirent d'un côté et la caravane de l'autre, je ressentis le manque causé par son absence. Pendant de nombreux mois encore, je repensai à lui.

De mes parents, je me souviens qu'ils passaient beaucoup de temps ensemble – et qu'ils étaient très amoureux l'un de l'autre, sans guère de temps à m'accorder. Sur les chemins, mon père avait fort à faire pour protéger la vertu de son épouse. Dès qu'on s'apercevait que ma mère arborait la marque de Naamah, les propositions affluaient. Certaines étaient faites à la pointe de l'épée. Néanmoins, il préservait sa pudeur, se la réservant à lui seul. Lorsque nous revînmes à la Ville d'Elua, le ventre de ma mère commençait à s'arrondir.

Nullement intimidé, mon père eut le front de quémander une nouvelle chance auprès de son père, arguant que le trajet avait été trop long, sa caravane trop mal équipée et lui-même trop naïf dans l'art de négocier. Cette fois-ci, jura-t-il, les choses seraient différentes. Mais pour cette fois-ci précisément, mon grand-

père, le prince marchand, imposa ses exigences. Il condescendait à leur donner une seconde chance, à condition que mes parents garantissent l'opération sur leurs propres deniers.

Quelle autre solution pouvaient-ils envisager? Aucune, je suppose. Hormis les talents de ma mère, au commerce desquels mon père n'aurait jamais consenti, j'étais le seul bien qu'ils pouvaient négocier. En toute honnêteté, je dois dire qu'ils se seraient racornis d'horreur à l'idée de me céder sur le marché libre. Au bout du compte, tout cela finirait par revenir au même, mais je crois que ni l'un ni l'autre n'était capable de voir aussi loin. Non, au lieu de cela, ma mère – et au fond, qu'elle soit remerciée pour son initiative – prit son courage à deux mains pour solliciter une audience auprès de la Dowayne de la maison du Cereus.

Des treize maisons, le Cereus à floraison nocturne a toujours été et demeure la première. Elle a été fondée par Enediël Vintesoïr, il y a quelque six cents ans, et c'est à partir d'elle que la Cour de nuit proprement dite s'est développée. Depuis le temps de Vintesoïr, il est de tradition que la Dowayne de la maison du Cereus représente la Cour de nuit par un siège à l'instance Judiciaire de la ville. Il se dit également que plus d'une Dowayne de cette maison a eu le privilège d'avoir l'oreille du roi.

Peut-être est-ce vrai; de ce que j'ai personnellement vu, la chose est bien possible. À l'époque de son fondateur, la maison du Cereus ne servait que Naamah et les compagnons d'Elua. Depuis, les affaires ont prospéré; la cour s'est agrandie et sa clientèle s'est faite notablement plus bourgeoise – comme en témoigne l'exemple de mon père. À tous égards, la Dowayne de la maison du Cereus est encore aujourd'hui un personnage considérable.

Comme chacun sait, la beauté n'est jamais aussi touchante que lorsque la mort la tient au creux de sa main glacée sur le point de se refermer. L'aura de la maison du Cereus en était précisément à ce point de fragile équilibre. Pour autant, on distinguait encore chez la Dowayne les réminiscences de la beauté éclosée chez elle à la fleur de son âge, tout comme un bouquet conserve sa forme et sa délicatesse éphémère, même lorsque sa fraîcheur s'en est allée. En règle générale, lorsque la beauté s'évanouit, la fleur ploie sur sa tige et meurt. Parfois, pourtant, les pétales ne tombent que pour révéler un cœur d'acier trempé.



Ainsi était Miriam Bouscevre, la Dowayne de la maison du Cereus. Sa peau était fine et translucide comme du parchemin, ses cheveux devenus blancs avec l'âge, mais ses yeux, ah ! Elle se tenait immobile sur sa chaise, droite comme une jeune fille de dix-sept ans, et ses yeux étaient comme des vrilles et gris comme l'acier.

Je me souviens de ce jour où, debout dans la cour pavée de marbre, j'étreignais la main de ma mère tandis qu'elle exposait sa situation en bégayant : l'amour arrivé sans crier gare, la fuite, le décret de sa propre Dowayne, l'échec de la caravane et les exigences de mon grand-père. Je me souviens de ses accents pleins de ferveur et d'admiration pour mon père, de la certitude qu'elle avait que leur prochain investissement, leur prochaine épopée, ferait leur fortune. Je me souviens de sa voix à la fois hardie et frémissante évoquant ses années de service et citant le précepte d'Elua le béni – *Aime comme tu l'entends*. Enfin, je me souviens du soudain tarissement du flot de ses paroles lorsque la Dowayne bougea la main. Oh, elle ne la leva pas vraiment – juste un petit geste esquissé de deux doigts couverts de bagues.

— Amène-moi cette enfant.

Nous nous sommes donc approchées de la chaise. Ma mère tremblait, tandis que je me sentais étonnamment sereine, comme les enfants ont coutume de l'être aux pires instants. La Dowayne me souleva le menton d'un doigt cerclé d'argent pour examiner minutieusement mes traits.

Un air d'incertitude est-il fugacement passé sur son visage lorsque son regard s'est posé sur la petite tache écarlate dans mon œil gauche ? Aujourd'hui encore, je n'en suis pas sûre. En tout cas, même si quelque chose est passé, il s'en est rapidement allé. La Dowayne a retiré sa main et ses yeux, sévères et glacés, se sont posés de nouveau sur ma mère.

— Jehan n'a pas menti, dit-elle. Elle n'est pas apte à servir l'une des treize maisons. Elle est avenante néanmoins et elle sera d'un bon rendement si elle reçoit son éducation au sein de la cour. En reconnaissance de tes années de service, voici l'offre que je te fais.

La Dowayne dit un chiffre et je sentis un frisson d'excitation parcourir ma mère. Ces petits tremblements faisaient partie de son charme.

— Dame bénie... , commença ma mère.

D'un geste, la Dowayne la fit taire. Son profil était celui d'un aigle.

— Voici quelles sont mes conditions, reprit-elle d'un ton implacable. Tu ne parleras à personne de cette affaire. Lorsque tu t'établiras, ta demeure sera en dehors de la ville. Pour le monde, l'enfant à qui tu donneras le jour dans quatre mois sera ton premier. Il ne sera pas dit que la maison du Cereus vient au secours du fruit non désiré des amours d'une traînée.

À ces mots, je sentis ma mère retenir un bref le haut-le-corps ; le regard de la vieille femme s'étrécit de satisfaction. *C'est donc ça que je suis*, songea mon esprit d'enfant. *Le fruit non désiré des amours d'une traînée.*

— Ce n'est pas ce qu'elle est, répondit ma mère d'une voix tremblante.

— Et c'est ce qu'est mon offre.

Le ton était sans appel.

*Elle va me vendre à cette vieille femme cruelle*, pensais-je avec un frisson de terreur. Aussi ingénue étais-je alors, je savais distinguer ce frisson.

— Nous l'élèverons comme l'une des nôtres, jusqu'à ses dix ans. Nous l'aiderons à épanouir ses talents, quels qu'ils soient. Le prix qu'elle obtiendra plus tard forcera le respect. Voici ce que je t'offre, Liliane. Peux-tu lui en offrir autant ?

Tenant ma main dans la sienne, ma mère posa le regard sur mon visage tourné vers elle. Tel est l'ultime souvenir que j'ai d'elle — ses grands yeux sombres et brillants qui cherchaient les miens, pour se fixer finalement sur mon œil gauche. Par le truchement de nos mains jointes, je sentais le frémissement contre lequel elle luttait.

— Alors prenez-la ! dit-elle en me lâchant la main pour me pousser violemment.

Trébuchant vers l'avant, je vins m'affaler contre la chaise de la Dowayne. Son unique geste fut pour tirer sur le cordon de soie d'une clochette. Un carillon cristallin résonna dans le lointain et une adepte sortit de derrière un paravent discret. Elle me releva sans effort, pour m'emmener par la main. Lorsque je tournai la tête pour un dernier regard, le visage de ma mère était détourné. Agitées de sanglots silencieux, ses épaules tressautaient. La lumière du soleil entrant par les hautes fenêtres se teintait de vert à travers

les fleurs pour venir déposer des reflets bleutés dans le flot ébène de ses cheveux.

— Suis-moi, murmura l'adepte d'un ton apaisant.

Sa voix était aussi fluide et fraîche qu'un ruisseau. Tandis qu'elle me menait, je levai vers elle un regard plein de confiance. C'était une enfant de la maison du Cereus, toute en pâleur et délicatesse. Je venais d'entrer dans un autre monde.

Peut-on s'étonner que je sois alors devenue ce que je suis devenue? Delaunay affirme que telle a toujours été ma destinée. Peut-être a-t-il raison, mais il y a une chose dont je suis sûre : lorsque l'amour m'a rejetée, c'est la cruauté qui m'a prise en pitié.

[...]

## CHAPITRE 21

[...]

Comme elle l'avait annoncé, Melisande Shahrizai envoya quelqu'un le lendemain, pour inviter Delaunay à passer la voir le soir même. Je m'absorbai dans diverses tâches tout au long de la journée ; dans la soirée, j'allai même jusqu'à me plonger dans mes travaux d'étude si souvent négligés en traduisant un ensemble de chants guerriers skaldiques compilés par le plus jeune fils d'un éminent homme d'État de Tiberium, qui avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse. L'un des amis de Delaunay, un compositeur caerdiccin, affirmait qu'on pouvait comprendre la culture des peuples simplement à travers leurs chants.

J'étais donc encore éveillée lorsque Delaunay revint, pour me trouver nichée dans la bibliothèque, les doigts tachés d'encre et toute prête à l'écouter. Il me fit ce regard signifiant qu'il n'était pas dupe de mon subterfuge, puis s'assit dans son fauteuil préféré en soupirant.

— Alors il paraît que tu as retenu l'attention de Baudoin. Melisande s'est mise en tête de lui offrir une nuit avec toi.

Sur un haussement d'épaules négligent, je rebouchai la bouteille d'encre et entrepris d'essuyer ma plume sur un chiffon.

— N'est-ce pas une bonne chose, messire ? Vous savez, je tiens avant tout à être circonspecte.

— Tu serais donc consentante. (Il tendit la main en direction des feuilles que j'avais noircies.) Voyons voir ce que tu as fait.

Je les lui tendis, puis l'observai tandis qu'il lisait.

— Quel autre choix ? C'est un prince du sang. Et puis, messire, Gaspar Trevalion ne vous dit rien, et Solaine Belfours s'est brouillée avec la princesse Lyonette ; nous n'avons plus aucun moyen de savoir ce qui se trame en Azzalle.

Delaunay fixa sur moi un regard plein de perspicacité.

— Baudoin de Trevalion est un lionceau et il est dangereux, Phèdre. Et Melisande Shahrizai à ses côtés, dans l'ombre, le rend trois fois plus dangereux encore. Si tu acceptes de faire cette chose, je t'ordonne de tenir ta langue. Un mot de sa part et Baudoin prendrait ta tête. (Il me rendit me traduction.) Du bon travail, dit-il. Copie-les au propre et je les ferai passer au Maestro. Cela l'intéressera.

Le compliment me fit rayonner de plaisir ; toutefois, je ne perdis pas de vue le fil de notre conversation.

— Messire, Melisande Shahrizai est votre amie. Avez-vous si peu confiance en elle, au point de penser qu'elle pourrait me trahir ?

Et dire qu'un jour j'ai posé pareille question.

Il se pencha en avant, posa le coude sur un genou, puis son menton au creux de sa main. Les lueurs de la lampe montraient les fils d'argent dans ses cheveux auburn.

— Melisande joue un jeu subtil et j'en ignore la nature. S'il arrivait que nos intérêts particuliers se croisent un jour, je ne compterais pas sur notre amitié pour me protéger. Melisande sait trop bien jusqu'où je serais capable d'aller pour... (Il se reprit et se tut, agitant doucement la tête.) Peu importe. En tout cas, Phèdre, entends-moi bien lorsque je te recommande la discrétion.

— A-t-elle été votre maîtresse ?

Parfois, lorsque quelqu'un refuse de céder du terrain sur un front, il se montre moins déterminé ailleurs. Delaunay m'avait appris cela un jour ; j'utilisai cette stratégie sur lui.

— Il y a bien longtemps, répondit-il avec un sourire. (Cela n'avait guère dû compter alors, s'il en parlait maintenant avec autant de légèreté.) Nous nous entendons sur bien des points, mais pas sur celui-ci ; à moins que nous soyons trop bien assortis. En amour, si aucun des deux ne cède un peu, cela n'est pas agréable aux yeux de Naamah. (Delaunay haussa les épaules et se remit debout.) Quoi qu'il en soit, je crois qu'aucun d'entre nous n'a laissé beaucoup de

regrets à l'autre, ajouta-t-il. Parfait, tout ça est bel et bon. Si tel est ton désir, j'y accède. Je vais faire préparer le contrat.

— C'est le cas, messire.

Cette perspective m'excitait, je ne le nierai pas. Une date fut arrêtée, pour quelques semaines après ; le temps s'écoula lentement. Je m'occupai du mieux que je pus, m'appliquant du mieux possible pour retranscrire le livret de chants skaldiques à l'intention de Gonzago de Escabares. C'étaient des chants guerriers ; je les montrai à Alcuin, mais il ne s'y intéressa pas. Je ne lui en tins pas rigueur.

[...]

Alors qu'il me paraissait toujours plus loin, le jour de mon rendez-vous arriva enfin ; et avec lui une robe, apportée par le messager de Melisande, toute en drap d'or. Ma garde-robe était richement fournie alors, car Delaunay était généreux sur ce plan-là, mais jamais encore je n'avais possédé quelque chose d'aussi exquis. Il y avait une mantille de fil d'or aussi, parsemée de semence de perles. Je m'habillai avec le plus grand soin, m'admirant dans la psyché. Assis sur le bord de mon lit, Alcuin m'observait de ses yeux sombres et graves.

— Tu seras prudente, Phèdre, me dit-il d'une voix douce.

— Je le suis toujours, répondis-je en trouvant son regard dans le miroir.

Il eut un petit sourire.

— Tu n'as pas été prudente avec Childric d'Essoms et tu ne le seras pas avec Melisande. Tu pourrais te perdre en elle ; je l'ai vu. Et elle sait ce que nous sommes.

Je remis une boucle en place dans la mantille.

— Je suis pour le prince Baudoin ce soir. Tu le sais.

Alcuin secoua la tête.

— Elle sera là. C'est son plaisir d'être présente dans la chambre. Je l'ai entendu dire. Melisande Shahrizai est l'aiguillon du désir de Baudoin.

La simple évocation fit battre mon cœur, mais je pris soin de n'en rien laisser paraître.

— Je serai prudente, promis-je.

Puis le carrosse arriva et nous n'en parlâmes plus. Alcuin m'accompagna au rez-de-chaussée, où je me soumis à l'inspection de Delaunay.

— Très jolie, murmura-t-il en posant mon manteau *sangoire* sur mes épaules, avant de nouer l'attache pour moi. Un membre de la maison Delaunay avec un prince du sang. Qui aurait cru cela possible? (Il souriait, mais il y avait comme une réserve dans son ton, que je ne m'expliquais pas.) Je serai fier de toi. (Il m'embrassa sur le front.) Prends soin de toi.

Rassérénée par sa bénédiction, je marchai vers le carrosse de Melisande; Guy suivait dans mon sillage.

J'ignore combien de propriétés Melisande Shahrizai pouvait bien posséder, mais l'une d'elles était une maison dans la Ville. J'avais cru qu'elle serait proche du palais, mais elle était en fait dans un quartier calme à la périphérie de la cité – un petit joyau noyé dans la verdure. Par la suite, j'apprendrais qu'elle disposait aussi d'appartements à l'intérieur du palais. Ce nid isolé était le lieu où elle recevait en toute discrétion; pour sa sécurité et celle du prince Baudoin.

Je ne savais pas à quoi m'attendre au juste, mais lorsque ses serviteurs nous firent entrer dans sa demeure, Melisande m'accueillit comme une invitée.

— Phèdre, dit-elle en m'embrassant. Je suis ravie de t'accueillir. Tu connais le prince Baudoin de Trevalion?

Je l'aperçus derrière elle et fis une profonde révérence.

— Je suis honorée, mon prince.

Il s'approcha et me prit les mains pour me relever. Le souvenir me revint de la manière dont il m'avait pris dans ses bras lors du Bal masqué de l'hiver.

— C'est un honneur de recevoir un tel présent, dit-il. (Par-dessus mon épaule, il sourit à Melisande.) Une personne si profondément touchée par la main d'un des Compagnons d'Elua.

Melisande lui rendit son sourire, en me posant une main sur l'épaule. Prise entre eux deux, je frissonnai.

— Viens, dit-elle. Nous souhaiterions que tu joues pour nous pendant que nous dînons. Cela te convient-il?

Je me forçai à hocher la tête.

— J'en serai enchantée.

Elle se tourna vers un serviteur.

— Occupe-toi de l'homme de messire Delaunay. Veille à ce qu'il ait tout ce qu'il lui faut. Nous allons passer à table.

J'avais été formée à cela, mais il y avait un certain temps déjà qu'aucun client ne m'avait demandé de jouer pour son plaisir. Je les suivis et découvris ce qu'on attendait de moi ; le coussin de velours et la harpe expliquaient tout. Je m'assis et pris l'instrument ; je jouai doucement tandis qu'ils mangeaient. C'était une situation étrange que d'être d'abord reçue comme une invitée, puis d'être ainsi ignorée. Des serviteurs vêtus de la livrée noir et or de la maison Shahrizai passaient silencieusement, apportant une large palette de mets exquis. Melisande et Baudoin dînaient en badinant à voix basse, échangeant ces petites choses futiles que se disent les amants. Je jouais, avec au cœur un sentiment des plus étranges.

Lorsqu'ils eurent fini et que les plats furent débarrassés, Melisande ordonna qu'on serve un troisième verre de vin, avant de congédier ses serviteurs.

— Phèdre, joins-toi à nous, dit-elle en plaçant le verre près du coude du prince. Viens boire.

Je posai la harpe et vint m'asseoir, obéissante, à côté de lui. Je goûtai le vin ; il était très bon, subtil et épicé, avec des notes de cassis et de sous-bois.

— Ainsi, tu as été élevée dans la maison du Cereus, observa Baudoin d'un ton méditatif. (Ses yeux commençaient à briller. Ses mains m'enserrèrent la taille et il me souleva sans efforts pour me poser sur ses genoux, d'un geste si fluide que pas une goutte ne déborda de mon verre. C'était un guerrier accompli, aussi fort que l'acier.) Te sentiras-tu mal à l'aise comme les adeptes de cette maison d'être ainsi traitée ?

— Non, mon prince.

Ses mains étaient sur mes hanches maintenant, et poursuivaient leur descente. À travers le drap d'or de ma robe et le velours de ses chausses, je sentais son phallus appuyé contre mes fesses. Mon souffle s'amenuisa dans ma gorge.

— Phèdre est une *anguisette*, mon prince. (Le visage de Melisande luisait à la lueur des bougies, magnifique et cruel.) Si elle se tortille, ce ne sera pas d'être mal à l'aise.

— C'est difficile à concevoir. (Ses mains remontèrent le long de mon corps pour venir saisir et serrer mes seins. Mes mamelons se durcirent.) Mais vous dites vrai, poursuivit Baudoin en s'adressant à Melisande. (Ses doigts pinçaient maintenant la pointe de mes



seins. Mon souffle se fit court et je me laissai aller contre lui.) Et vous l'avez habillée pour un prince. (Sa main monta à mes cheveux, plongeant dans le chignon pour tirer ma tête en arrière. Je sentis sa bouche sur mon cou, suçant ma chair.) Vais-je la prendre en dessert ? demanda-t-il, levant la tête au ciel en riant.

Melisande haussa les épaules, belle et glacée. Elle but une gorgée de vin sans cesser de nous regarder.

— Vous avez toute la nuit, mon prince. Ceci n'est pas le dessert, tout juste un hors-d'œuvre. Prenez-la sur la table, si vous le voulez.

— C'est ce que je vais faire, dit-il en lui souriant. J'ai envie de voir si ce désir est réel, et non pas feint.

Sur ces mots, il se redressa me renversant en avant sur la table, puis releva ma robe. D'une main sur ma nuque, il me maintint en place tandis que l'autre défaisait ses chausses. Ma joue était plaquée sur la nappe de lin blanc ; je ne voyais que mon verre couché et la tache rouge du vin répandu. Il me pénétra d'un coup.

Baudoin de Trevalion n'était plus un garçon de l'année ; depuis bien longtemps, il parfaissait sa formation entre les mains de Melisande Shahrizai. Si j'avais espéré qu'il s'épuise rapidement et mette un terme à mon humiliation, c'eût été en vain. Je fermai les yeux et gémis tandis qu'il bougeait en moi en longs et lents mouvements.

— Vous disiez deux fois vrai, ma dame, l'entendis-je dire au-dessus de moi, d'un ton où perçait l'étonnement et la joie. Elle est plus brûlante à l'intérieur que la forge de Camael, et plus mouillée que les larmes d'Eisheth.

Une chaise racla le sol et j'entendis Melisande se lever. Au bruissement de sa robe, je compris qu'elle était venue se mettre derrière lui. J'entendais ses mains caresser son pourpoint ; elle murmurait à son oreille.

— Vas-y fort, mon amour, murmura-t-elle de sa voix pleine et chaude. Je veux te voir la consumer.

Des larmes coulaient de mes paupières fermées ; il rit et obéit à son injonction, m'amenant au bord du plaisir par ses poussées féroces et déchaînées.

— Hmm, fit la voix de Melisande, devenue sourde d'approbation. C'est bien, mon amour. (Elle me toucha la joue,

la griffant du bout des doigts. Elle prononça son ordre d'une voix calme.) Maintenant, Phèdre.

J'obéis sans même le vouloir, criant et frissonnant de tout mon être sous la violence de l'extase. Baudoin rit une nouvelle fois et ses reins poussèrent encore une fois, deux fois ; puis il se répandit en moi.

— Ah, dit-il en se retirant. Nous devrions en prendre une comme ça, ma dame. Pensez-vous que nous puissions en acquérir une ?

Allégée de son poids, je me redressai lentement, puis pivotai pour croiser le regard amusé de Melisande.

— Vous n'en trouveriez pas une autre comme Phèdre, mon prince, l'assura-t-elle. Et elle est vouée au service exclusif de Naamah et d'Anafiel Delaunay. Mais attendez, vous n'avez goûté qu'à une toute petite partie de ce qu'à à offrir une adepte touchée par le signe de Kushiel. Si vous souhaitez le découvrir, la nuit est à vous. À moins que tu veuilles donner le *signal*? ajouta-t-elle sèchement en s'adressant à moi.

— Ma dame sait bien que non, répondis-je dans un souffle.

Peu importaient les talents amoureux de Baudoin de Trealion, il n'entendrait pas le *signal* franchir la barrière de mes lèvres ; ni Melisande Shahrizai non plus, tant qu'elle servirait son plaisir à lui. Si elle pouvait attendre, alors moi aussi. Je m'en fis le serment.

Melisande rit.

— Très bien, dit-elle en s'approchant de la porte au fond de la pièce pour l'ouvrir en grand. Alors, jouons.

Derrière la salle à manger se trouvait une chambre des plaisirs. Par la porte ouverte, je l'apercevais éclairée par des flambeaux, jonchée de coussins, équipée d'instruments de flagellation et d'une roue de bois avec des entraves – réplique exacte de celle que j'avais vue dans la maison de la Valériane. Baudoin regarda Melisande et sourit.

Le nom de Hyacinthe me vint à l'esprit et je me mordis la langue.

S'il est exact qu'aucune âme n'échappe totalement au feu de Kushiel, il est également vrai qu'il ne flambe guère chez la plupart. Sans Melisande Shahrizai pour souffler sur les braises, Baudoin de Trealion n'avait pas le feu sacré. C'était elle que je craignais, pas lui. Je me laissai conduire sans protester dans la pièce et retirai

doucement ma robe de drap d'or. D'une main douce et légère, Melisande m'installa contre la roue et referma les menottes autour de mes poignets et mes chevilles. Baudoin étudia l'arsenal et choisit finalement une lanière de cuir fendue, passant un doigt dans l'échancre.

— Comment fait-on ? demanda-t-il en se tournant vers Melisande, un sourcil levé. Est-ce que je pousse un cri de guerre skaldique avant de me ruer sur elle ? (Il brandit la lanière à deux mains, la dressant au-dessus de sa tête comme une hache.) Waldemar Selig ! cria-t-il avant de partir d'un grand rire.

Contre la roue, j'éprouvai un instant de surprise. Melisande avait posé un regard empli de patience sur son prince.

— Il n'y a pas de « comment », mon prince. Faites comme vous l'entendez.

Après s'être assurée que j'étais bien entravée, elle lança la roue. Elle était parfaitement conçue et magnifiquement entretenue ; elle se mit à tourner doucement et sans un bruit. La chambre des plaisirs, ainsi que Melisande et Baudoin se mirent à tourbillonner dans mon champ de vision. Je n'avais pas imaginé à quel point j'allais être désorientée ; le sang descendait dans ma tête avant de refluer lorsque je repassais à la verticale. Comme la roue plongeait une nouvelle fois, je vis Melisande prendre un fouet en main.

— Comme ceci, mon amour.

Le monde tanguait autour de moi. Le poignet de Melisande exécuta un petit mouvement sec et un nuage rouge m'apparut devant les yeux lorsque l'extrémité lestée de son fouet mordit ma peau. Le claquement retentit dans ma tête ; j'aperçus le visage austère et cuivré de Kushiel dansant à quelque distance. Puis la vision disparut, tandis que le sang se ruait de nouveau dans mon crâne. Melisande remit le fouet à sa place et hocha la tête en direction de Baudoin.

— À vous, dit-elle d'une voix douce.

Il s'y mit avec ardeur et ma chair connut le baiser de sa lanière, le remous de la douleur là où elle cinglait, la fine ligne de l'échancre au milieu qui me donnait l'impression que ma peau se déchirait sous chacun des coups. La roue tournait et je ne savais plus ni où j'étais ni où le coup suivant allait tomber. La brume rouge ne revint pas. Lorsqu'il se fatigua enfin, il se tourna vers Melisande l'attirant vers les coussins avec une douceur plein

de vénération. Je fus abandonnée là, la tête basculée vers le bas. Avant que la pression de mon propre sang devînt intolérable et que la conscience me quittât, je le vis déboutonner sa robe et la faire lentement glisser, l'accompagnant de ses lèvres, puis s'agenouillant devant elle. Melisande me vit les regarder et sourit. Puis je ne vis plus rien.

Je ne sais combien je demeurai ainsi, ni qui me fit descendre. Je me réveillai au petit matin, couchée dans un lit étrange. Les serviteurs me traitèrent avec les égards dus à une invitée.

Tandis que je déjeunais, Melisande entra dans la salle à manger, fraîche et composée.

— Le carrosse est prêt et l'homme de Delaunay attend. (Elle posa une bourse sur la table.) La robe est à toi, bien sûr, et ceci est pour honorer Naamah. (Ses yeux bleus ne me quittaient pas ; une lueur d'amusement y brillait.) Tu es vraiment un présent digne d'un prince, Phèdre.

— Je vous remercie, ma dame, répondis-je par réflexe, en prenant la bourse. (Mes membres étaient un peu raides. La bourse était lourde, pleine d'or. Je levai un regard pensif vers elle.) Un cadeau d'adieu, ma dame ? Mais qui donne le salut ?

Ses magnifiques sourcils se froncèrent une fraction de seconde, puis Melisande inclina la tête sur le côté.

— La digne élève de Delaunay, dit-elle en faisant cascader son rire. Je répondrai si tu me dis tout ce que tu sais sur Waldemar Selig.

Je ne répondis rien. Melisande rit de nouveau et se pencha pour me déposer un baiser sur la joue.

— Salue ton maître Delaunay pour moi, dit-elle. (Elle se redressa et me caressa les cheveux d'un geste plein d'affection.) Nous nous reverrons, ma petite *anguissette*. Et peut-être alors n'y aura-t-il pas de prince entre nous.

Et sur ces mots, elle sortit.

**... à suivre !**